

# Le temps et les modes de vie : sept tendances ©\*

par Bernard Préel

*Bernard Préel est Directeur adjoint du Bureau d'Information et de Prévision Économique. Depuis de nombreuses années, il conduit des enquêtes sur les comportements et les pratiques des individus ou des groupes afin d'étudier les stratégies de localisation des ménages, les pratiques de consommation ou de loisirs, les attitudes face à la mobilité. Il figure aujourd'hui parmi les spécialistes de la prospective urbaine en regard de l'évolution des modes de vie. Il a publié plusieurs ouvrages sur le thème de l'avenir de la ville à partir de l'analyse des comportements. Il est par ailleurs animateur de clubs " marketing et prospective ".*

D'avantage que sur les opinions, l'homme de la prospective se penche sur les comportements, sur ce que l'économiste appelle parfois les " préférences révélées ". Plus qu'à ce que les gens disent, il s'intéresse à ce que les gens font, à la manière dont les gens vivent. " Est-ce ainsi que les hommes vivent ? " s'interrogeait le poète. Et ici, il sera question de biens vitaux : le temps et l'espace qui toujours manquent. On se plaint toujours de ne pas avoir de temps et d'être trop à l'étroit. En matière de modes de vie et de rapport au temps, nous dégagerons ici sept tendances.

## Tendance 1 : la ménagerie et son grand remue-ménage

La démographie, la science la plus dure des sciences molles, permet de prendre la mesure des principales mutations qui travaillent les sociétés avancées et affectent souvent à l'insu des acteurs le monde de l'habitat et de la ville. Car avec ses sismographes elle enregistre de véritables séismes. Nous en évoquerons brièvement quatre.

D'abord, la réduction de la taille du ménage : au cours du dernier quart de siècle, elle est tombée de 3,10 à 2,50. Le choix de la solitude, les désunions, la chute de la fécondité, l'allongement de la vie, tout ceci a convergé pour donner le jour à 30 % de ménages "solos" et à un mouvement de fragmentation qui "dope" la demande et modifie les conditions de localisation. Au cours de cette période, la population a progressé de 15 % (+7,4 millions) et les ménages de 41% (+6,8 millions). On peut se demander si la petite taille des logements n'a pas une responsabilité dans cette évolution démographique. Pour gagner de l'espace habitable, le plus sage n'est-il pas de réduire son nombre ?

### Des mutations qui auront des conséquences substantielles demain

Deuxième mutation : la révolution de l'activité salariée des femmes allant sur le marché du travail pour conquérir les moyens financiers de leur indépendance. Dans la "ménagerie française", on assiste au déclin inéluctable de la famille traditionnelle, du "coumak" (couple monoactif avec kid) à un rythme de -2 % par an depuis 1968 qui la transforme en peau de chagrin (11,5 % des ménages), contrebalancé par la montée du "coubik" (couple biactif avec kid) qui pèse maintenant près de 25 % des ménages et diffuse la nouvelle norme (enfants à clé, recherche des services, courses regroupées le week-end, etc.).

Troisième mutation : celle de la dépendance. Hier, la dépendance c'était l'enfant ; aujourd'hui et demain plus encore, ce sera la vieillesse qui inexorablement montera très vite dans le " Vieux Continent " avec l'allongement de la ligne de vie (2 à 3 mois de plus chaque année...). D'ici 2020, l'une baissera probablement de 7 à 10 % ; l'autre (les 75 ans et plus) progressera de 75 % !

\* extrait de : Les temps de la ville et les modes de vie - Quelles perspectives d'actions ?, Collections du Certu, Débats N° 34 - Septembre 2001

Dernière mutation, celle du cycle de vie avec les décalages de calendrier des grands moments de la vie (fin de la scolarité, mise en union, conception du premier enfant, héritage, retraite, survenue de l'incapacité physique, mortalité, etc.) qui bouleversent la réalité des âges (en une décennie, tous ces moments ont bougé de 2 à 3 années) et

modifient par exemple les conditions d'accèsion à la propriété. Davantage, se généralisent et se développent deux temps de liberté inouis : une longue jeunesse de bientôt 15 ans (15-30 ans) et une longue retraite active de même durée (60-75 ans). Deux temps nouveaux porteurs d'innovations et de demandes nouvelles.

## Tendance 2 : voyager et s'enraciner, la complémentarité des contraires

Dans notre enquête sur le luxe, le contemporain manifeste ses deux principales aspirations : d'un côté, le rêve de la grande maison avec un grand jardin et une grande cheminée ; et de l'autre, le voyage de découverte et d'aventure, la quête d'un ailleurs, le désir de partir pour on ne sait quelle nouvelle vie, une île, peut-être Cythère...

Probablement, l'un renvoie à l'autre non comme son contraire, mais comme son complémentaire. Ainsi, les hypermobiles, ces VRP internationaux, ces "toupies" comme ils s'appellent eux-mêmes survalorisent un lieu d'enracinement, maison et terroir, qu'ils rattachent à une histoire, inventée parfois avec ses généalogies fictives.

Ayant étudié ces "fourmis de l'Europe", Alain Tarrus concluait ainsi : "Cette maison dans un village souvent fort éloigné de Paris, de Londres ou Bruxelles, ou ce quartier dans lequel on réside depuis plusieurs années en famille, apparaissent comme d'inébranlables lieux de stabilité dans leur univers du mouvement".

### La société des " Grands Commutants "

Les " Grands Commutants" du Bassin Parisien, ceux qui, pour " monter " travailler à la capitale, mettent au tapis de 3 à 4 heures par jour et 11% de leur salaire, justifient leur mode de vie migrateur en célébrant de façon dithyrambique les plaisirs et les avantages de la vie à la campagne. On est en présence d'individus jouant à fond leur carte professionnelle sur le marché le plus exigeant (celui des cadres parisiens), mais qui pour rien au monde n'accepteraient d'hypothéquer leur qualité résidentielle. La grande ville, c'est l'enfer urbain, artificiel et embouteillé. Seulement 12 % déménageraient à Paris s'ils trouvaient à se loger. Importent par dessus tout le calme et le confort de leur résidence. Les auteurs de l'enquête commentent : "Tout se passe comme si on récupérerait en qualité de vie ce qu'on perd en stress

dans les transports, comme si on regagnait le week-end ce qu'on perd pendant la semaine ".

" Toupies " et " Grands Commutants " brouillent les pistes académiques. Ils prouvent que la mobilité, autorisée par la société de la vitesse, entretient le désir d'un point d'ancrage et lui donne en même temps l'occasion de s'exprimer hors des sentiers battus, en distendant un peu plus encore les relations domicile-travail.

### Les " Sédentaires " : réseau social de proximité

Les gens du peuple entretiennent un réseau social de proximité avec un petit nombre de " proches ", pratiqués avec intensité. Ce ne sont pas des passants. Ils investissent le lieu pour y trouver des repères et le sentiment de sécurité qui naît de ce qui est connu. Ils ont une histoire là où ils habitent. Le café, le terrain de boules pour les hommes, les commerces et les sorties d'école pour les femmes sont leurs lieux publics de prédilection. Pour eux, ces lieux ne sont pas un beau décor, mais des lieux de rencontre avec des gens qui les font se sentir d'ici. Il y a quelque chose de villageois à cent lieues de la troupe de la Jet-Set. La mobilité risque alors pour eux de ressembler au bannissement, à l'exil, à la mort sociale.

À l'inverse, les gens du monde, les " Commutants", sont peu incrustés. Ils valorisent une pratique échappant aux sortilèges du territoire. Ils entretiennent des relations nombreuses à longue portée, à distance, au travers de multiples réseaux. Il leur suffit de savoir qu'ils ont des "relations" consignées dans leur carnet d'adresses, qu'ils peuvent réactiver en cas de besoin. De plus, ils se soucient principalement non de la réalité des lieux, mais de leur aspect, de leur esthétique, de leur extérieur. Culture de façade, brillante et superficielle, vouée au standing et là aussi à la valeur de l'adresse...

## Tendance 3 : lorsque la mobilité se sédentarise et l'immobilité se nomadise

La vision classique du " boulot-auto-dodo " avec des mouvements pendulaires et des migrations alternantes (" elle court, elle court la banlieue ") reliant les deux points fixes structurant la vie des actifs (le domicile pour la vie privée, l'entreprise pour la vie professionnelle) apparaît de plus en plus comme une caricature voire une fiction. Nous percevons un double mouvement qu'on pourrait résumer par une formule un peu énigmatique : la mobilité se sédentarise et l'immobilité se nomadise.

D'un côté, la mobilité n'est plus consacrée à la seule circulation. Les lieux de transit deviennent des morceaux de ville. Ainsi voit-on, parfois en plein désert autour du "hub" d'une grande compagnie, naître des "aérovilles".

### Le logement " branché " sur le monde

Parallèlement, l'immobilité paraît se nomadiser. Le logement peut n'être qu'un pied-à-terre, surtout en ville : certaines personnes ne passent guère plus de 10 % de leur temps de veille dans leur quartier (OCDE 1994). La qualité du logement dépend toujours davantage de ses branchements : réseaux techniques (eau, assainissement, téléphone hertzien, satellite, voiries). Même situé "in the middle of nowhere", il est relié à la planète (les GPS, ces nouveaux anges gardiens, veillent sur nous et nous surveillent dans nos courses solitaires et notre sommeil). L'essentiel - vital parfois - c'est d'être branché " on-line " (même aux USA, les vieux ont la

gratuité du téléphone qui apparaît comme "une ligne de vie "...).

### Quand le logement se dédouble...

Autre mobilité de l'immobilier : celle qu'introduit le multiéquipement. Il n'y a que les recenseurs qui assignent les gens à résidence et feignent de croire qu'il y a autant de logements que de ménages. On est de plusieurs lieux. Il n'y a pas que Napoléon à avoir couché dans beaucoup de lits différents. L'INSEE a été obligé d'inventer à côté des résidences secondaires (pour lesquelles la France détient le record du monde) le concept de résidences occasionnelles. Plus de 13 % des ménages sont déjà multiéquipés en logements et circulent de l'un à l'autre sans qu'on puisse toujours savoir quelle résidence est pour eux la "principale" (est-ce celle où ils passent le plus de temps ? Celle qu'ils " investissent " le plus ?). Quand le logement ou l'automobile ne sont plus des produits " à tout faire ", ils commencent à faire leurs gammes et à cultiver la différence. Ici, un logement de ville qui se fonctionnalise, clean, moderne et design ; là un logement de loisir, empli de nostalgie, se donnant des airs de théâtre avec ses greniers et ses poutres apparentes.

Mais les deux pour le même individu qui aime, selon les circonstances, jouer des rôles différents et se dédoubler.

## Tendance 4 : le rêve de la propriété d'une maison individuelle

L'archétype de la maison, de " la petite maison dans la prairie " continue à s'imposer auprès de toutes les générations, y compris chez les adolescents qui, tout en disant s'éclater dans le grand terrain d'aventure de la ville, affirment que demain lorsqu'il leur faudra poser leur sac et s'installer, c'est vers le pavillon hors-la-ville qu'ils essaieront d'aller.

D'avantage que l'habitat temporaire, urbain, proche d'un produit quasi hôtelier, adapté à une vie éclatée comme l'évoquait Georges Perec ("J'irai dormir à Denfert ; j'écrirai Place Voltaire ; j'écouterai de la musique à Clichy ; je ferai l'amour à la Poterne des

Peupliers"), on continuera à "surinvestir" un habitat stable, sécurisant, à taille humaine, un lieu chargé de mémoire. Le discours mode sur le nomadisme (en Italie, on parle même du "bolidisme") tend à nier la dimension profonde de la "demeure", de ce lieu de repli où même le plus extraverti revient se nicher.

### Le domicile comme port d'attache

Ce n'est pas parce que la mobilité s'accroît et que l'individu conquiert son autonomie que l'habitat, le "domicile fixe" deviendrait une sorte d'objet de consommation jetable après usage. Au contraire : le besoin d'un port d'attache, d'un lieu d'identité se fait alors fortement ressentir.

Que les Français continuent à rêver d'une maison donne des cauchemars aux urbanistes qui n'aiment pas plus cet autre rêve de la France profonde : devenir propriétaire. Tout cela paraît aux yeux des modernes terriblement rétro, conservateur et pour

tout dire "paysan". Pourtant, clin d'œil de l'histoire, c'est en 1981 au moment de se donner aux socialistes que les français sont devenus majoritairement propriétaires de maison individuelle hors-la-ville.

## Tendance 5 : toujours plus de temps passé chez soi

La place essentielle occupée par le logement et a fortiori par le quartier se dévoile clairement au travers de la lecture des différentes enquêtes sur les budgets-temps. Non seulement, le temps passé chez soi arrive très largement en tête, mais il continue de progresser. Ainsi, passe-t-on en moyenne les trois-quarts de son temps à son domicile. Toutefois en neutralisant le temps physiologique (sommeil), on rééquilibre fortement les postes du budget puisque 43 % du temps s'écoulent au-dehors dont 23 % pour le travail et les études et donc 57 % seulement dans son logement ; le temps éveillé passé à la maison se distribue en trois parts à peu près égales entre le travail domestique, les loisirs et le temps personnel (soins, repos et repas).

Le maximum de présence à domicile est toujours atteint par les femmes qui, actives ou non, continuent à assumer leur rôle de gardienne du foyer et de femme d'intérieur. L'essor du temps partiel autant que la résistance des habitudes font que se perpétue la vieille division sexuelle des tâches : à la femme incombent l'intérieur, l'entretien, la vie privée ; à l'homme, l'extérieur, la production, la vie publique. Comme avec l'âge, on s'immobilise, on ne s'étonnera pas si les vieilles femmes (65 ans et plus) ont un taux de présence dépassant les 80 %. Quant au minimum, il est atteint entre 15 et 16 heures un jour de la semaine avec 37 % et tombe même à 11% un jour de la semaine pour les hommes actifs.

### Le temps du travail compte de moins en moins

Dans notre vie à quatre temps, le travail est peut-être le temps moteur. Mais il ne faudrait pas en exagérer l'importance. Trop d'urbanistes raisonnent exclusivement sur les déplacements domicile-travail qui, tout en structurant les vies des actifs et l'espace, ne représente jamais que 40 % des déplacements. La population professionnellement occupée, c'est moins de 38 % du total (41% en 1965). Et pour ces actifs au travail, le temps qu'ils lui

consacrent ne cesse de se réduire : avec moins de 1650 heures par an, le travail passe en dessous de la barre des 20 %.

Pratiquement tout ce temps libéré a été "épongé" par l'étrange lucarne qui place les Français tellement sous hypnose qu'ils oublient quand on leur parle de leurs loisirs de mentionner la télévision, ce simple passe-temps. La mauvaise conscience est telle que Canal-Plus a eu raison de faire croire qu'en suivant ses programmes "au moins on ne regarde pas la télé !".

### La " télé ", loisir N°1 ?

Pour fixer les ordres de grandeur situant la place que s'est taillée la télévision dans nos vies, deux "constantes" suffisent : en moyenne, un individu passe 30% de son temps éveillé de présence à domicile face à un écran ; quelle que soit la durée de ses loisirs, on accorde 40 % de son temps de loisir à la télévision.

Malgré ou à cause de cet état de fait, les Français de 1997, qu'ils habitent une commune rurale ou Paris intra-muros déclaraient préférer largement pour leurs loisirs pratiquer des activités les conduisant à sortir de chez eux (69 %) plutôt que de rester à la maison (27 %). Cette préférence paraît même s'accroître avec le temps en dépit de l'inexorable vieillissement qui pousse à ne pas mettre le nez au-dehors (il est vrai qu'on est vieux de plus en plus tard) : avec l'âge, cette préférence s'érode régulièrement passant de 91% pour les 15-19 ans à 50 % pour les plus de 65 ans. De fait, ils semblent sortir plus souvent le soir : 40 % déclaraient le faire au moins une fois par semaine (contre 31% un quart de siècle auparavant) essentiellement pour aller chez des parents ou des amis et se promener beaucoup plus que pour fréquenter des services (restaurant, cinéma, spectacle...).

## Tendance 6 : la ville est entrée dans la maison, et puis après ?

Au bout du compte, on peut se demander où mènera l'évolution des équipements. Avec les réseaux et les machines domestiques, la ville a fait son entrée dans la maison. Une entrée triomphale. Faut-il rappeler aux amnésiques qu'en 1960 les taux d'équipement étaient inférieurs à 30 % pour des biens jugés aujourd'hui basiques et qui ont bouleversé nos modes de vie : le téléphone (8 %), la télévision (13 %), le lave-linge (25 %), la présence d'une baignoire ou d'une douche (30 %) et l'automobile (29 %), alors qu'aujourd'hui, on a pour tous ces biens franchi la barre des 80 % (il faudra commencer à raisonner souvent en équipement par individu...) ? En France comme en Europe, les individus accordent maintenant plus d'importance au "confort moderne" qu'à l'espace du logement ("avoir assez de place pour chacun"); il est remarquable que ce thème arrive au coude à coude avec la Sécurité Sociale en tête de ce qu'il faut pour vivre correctement aujourd'hui. L'État Serviteur et les machines domestiques ont été les deux conquêtes de l'après-guerre.

Cette épopée technique a condamné au déclin, sinon à la mort beaucoup d'équipements collectifs, ceux de la ville : le lavoir, les bains douches, le café du coin, les salles de spectacles. La fréquentation actuelle des salles de cinéma est trois fois moins importante qu'au milieu des années cinquante ; on y vend 170 millions de tickets, alors qu'il faudrait en vendre 5 milliards à ceux qui pratiquent le "Home Cinéma" dans les salles obscures domestiques.

Elle a surtout bouleversé l'espace-temps et la proximité. Comme on le sait, les nouvelles technologies introduisent une rupture essentielle : elles tendent à abolir la distance et à gommer la réalité du territoire, à lui substituer celle du réseau.

### L'univers du quotidien devient celui du lien cybernétique

Mais n'arrive-t-on pas au seuil d'une nouvelle époque ? Après être passé de l'équipement collectif propre aux sociétés pauvres (le service à frais partagés) à l'équipement de circonstances dans une société pirandellienne, les nouveaux équipements ne vont-ils pas désertier le foyer et vider les lieux de la famille ? La vie à distance permet de tout faire de partout. Les mots qui définissent le mieux les nouveaux objets : mobile,

portable, léger, micro suggèrent qu'ils appartiennent à un univers sans fil à la patte où l'on s'est évadé du territoire (tout circule dans le Nouveau Monde à la vitesse de la lumière). En portant sur lui, (voire en se les greffant) ses prothèses de communication, le cybernauta pourrait sortir à nouveau de chez lui, sans être "out", pour entrer dans des espaces virtuels. Peu importe le lieu pourvu que demeure le lien.

Une autre évolution peut se faire en parallèle au sein même du logement. Pour conjurer la scène de ménage, on apprend à cohabiter, à coexister pacifiquement, à vivre ensemble mais séparément. Sans aboutir nécessairement aux lits jumeaux des Nordistes, le lit conjugal des Sudistes commence à avoir deux matelas côte à côte : on se met en couple et au lit pour le meilleur et sans le pire ! La salle de toilette des couples biactifs a deux lavabos. Et naturellement chacun a sa voiture, Monsieur commençant même, si on en croit la pub de PSA, à logner sur la voiture de Madame.

### De la famille communautaire à la famille d'individus ?

Chacun aspire à avoir, à conquérir son espace à soi, avec tout le confort. Selon une enquête en cours, la chambre des 6-17 ans est déjà bien équipée : 3 % ont une télévision dans leur chambre (plus dans les familles défavorisées et les familles à enfant unique : 40 %), 68 % la radio, 53 % une chaîne HI-FI, 34 % une GameBoy, 18 % un ordinateur ; de quoi vivre dans sa bulle. Au sein même de l'habitat, court une frontière invisible séparant les différents espaces. Dès lors, on peut suggérer une évolution tissée autour de trois lignes : la ligne de l'intimité (celle où s'affirme Ego de plus en plus jaloux de son indépendance) qui, en se déroulant, donne le jour aux pièces privées (la chambre tout d'abord, puis la salle de bains et peut-être demain le bureau) ; la ligne de la convivialité (celle où se renforcent les relations du groupe familial et tribal) qui, partant du "foyer" (la cuisine) a, par séparations successives, multiplié les espaces de rencontre (la salle à manger, puis le "living", et demain la salle des spectacles) ; la ligne de la socialité (celle où se forge la société) qui développe de nouveaux services collectifs (commerces ou réseaux) susceptibles à terme d'entrer à leur tour dans le domicile et de traiter avec élégance les servitudes du logement.

## Tendance 7 : lorsque la ville vole en éclats

Pour le destin des villes, ce qui frappe aujourd'hui, c'est la similitude des localisations des entreprises et des habitants. Une récente enquête de L'INSEE concluait que les transferts d'établissement contribuaient au desserrement urbain. À la polarisation des emplois que certains annonçaient, se sont substitués une diffusion et un étalement dans l'espace. Les transferts qui ne concernent pas plus les entreprises en difficultés que l'éloignement ne frappe les catégories populaires, sont défavorables à toutes les formes de centralité : à l'Île-de-France, aux grandes cités urbaines et aux villes centre. Les gains s'accumulent de plus en plus au fur et à mesure qu'on s'approche des 3 000 habitants.

### Quand les urbanistes se font déborder sur leurs franges...

Dans la société de la vitesse, il faut aller là où ça circule bien. La ville déborde et, pris à contre-pied, les urbanistes semblent une fois de plus "débordés", les transferts d'établissement, précise l'INSEE, reflètent l'exode des activités économiques à partir des villes-centre ; et ce reflux est d'autant plus spectaculaire que l'aire urbaine est de grande dimension. À partir d'un certain seuil d'aire urbaine (supérieur à 500 000 habitants), la couronne périurbaine dépasse à son tour la banlieue et l'espace à dominante rurale lui aussi profite de ce mouvement de dispersion.

On retrouve là le mécanisme de débordement propre aux grandes agglomérations, le desserrement prenant d'autant plus d'ampleur que l'agglomération est grande. Mais alors, "que reste-t-il aux grandes" comme dit la pub pour les voitures de ville ?

### N'oublions pas les entreprises !

Pour pouvoir profiter des grandes agglomérations, il faut choisir : soit être en plein centre (mais l'espace est rare et cher), soit aller aux alentours, à "bonne distance". Les emplois vont moins loin que les logements. Mais ils prennent la même direction. Ils les suivent. On le voit sur toutes les grandes agglomérations en longue période. C'est ce que nous avons dit il y a quelque temps d'une formule simple: "L'habitat devance l'emploi". Thèse qui avait déplu à la DATAR la jugeant hérétique.

En fait, davantage qu'au télétravail, auréolé du

prestige des "nouvelles" technologies, il faudrait s'intéresser au travail à domicile qui a pour lui un long passé : dans sa forme archaïque, celle où l'on habite sur son lieu de travail (cas des paysans, des commerçants, des artisans et des cités ouvrières) comme dans sa forme moderne, celle où l'on travaille là où on habite - ce qui n'est pas du tout la même chose. On peut évaluer à 7 ou 8 % des actifs ceux qui travaillent "généralement" à domicile et à près de 20 % ceux qui le font de "manière intermittente". Ce n'est pas rien.

### Lieu de résidence et travail résidentiel

Il suffirait de quelques avancées dans la gestion du travail et de l'entreprise (plus de flexibilité, développement de l'aménagement et de la réduction du temps de travail, annualisation, recul du salariat, approche de "mission", etc.) pour qu'une part significative de la population active n'ait plus besoin d'être physiquement sur son lieu de travail que 3 ou 4 jours par semaine, ce qui la ferait basculer du côté de son lieu d'habitation dans les choix de localisation. On verrait alors s'accélérer la dérive des deux continents, la distance entre ces deux principaux lieux de vie augmentant plus vite encore.

L'histoire longue évoque une sorte de "big bang" qui a provoqué la mise à distance de l'habitat par rapport au lieu de travail. C'est en effet, le propre des sociétés riches que de permettre de vivre sur deux tableaux et de mettre à l'écart, à l'abri le lieu de résidence pour le vouer au seul règne de la vie privée. Rien qu'en douze années, de 1982 à 1994 la distance moyenne entre le domicile et le travail s'est allongée de plus de cinq kilomètres passant de 9,0 à 14,2 kilomètres.

### Le futur de la ville n'est-il pas dans son desserrement ?

Quand on examine l'évolution résidentielle et l'évolution des déplacements, on constate la même tendance : plus on s'écarte du cœur urbain, plus la vitesse de la croissance s'accélère. Loin du cœur, des "hauts lieux", de cet hypercentre soigné par les élus, transformé en musée, prêt à être embaumé par Christo, le développement se poursuit. Cette réalité que trop de professionnels ont refusé de voir et d'admettre s'impose aujourd'hui comme une évidence. Mieux vaudrait la reconnaître, l'évaluer, la

comprendre pour pouvoir la canaliser et l'infléchir. Signe qui ne trompe pas : le chiffre d'affaires du commerce de centre ville baisserait de 3 % par an.

L'essentiel n'est pas là. Il est dans la place qu'occupe aujourd'hui la mobilité et plus particulièrement ce qu'on pourrait appeler l'automobilité, fondée sur ce désir de circuler sans entraves.

### **Et la ville sera, d'une manière ou d'une autre, hypermobile !**

Les transports en commun peuvent aspirer au mieux au statut de la " deuxième voiture ". Ce qui ne serait déjà pas si mal. À l'exception des militants et des exclus de l'automobile (jeunes et vieux), les autres ne paraissent pas vraiment décidés à abandonner leur véhicule avec lequel le trajet est plus court, plus pratique et plus confortable. Parmi ceux qui utilisent quotidiennement leur voiture, une large majorité déclare ne pas avoir vraiment le choix et moins de 20 % disent qu'ils pourraient faire

autrement. Quant à la pollution, ils ne voient pas vraiment le rapport, puisque plus de 80 % des automobilistes déclarent ne jamais avoir rencontré de problèmes de pollution dans leur région.

Même si l'on connaît les trois facteurs de succès d'un service (primo : la localisation, secundo : la localisation et tertio: la localisation), la proximité apparaîtra comme une notion de plus en plus approximative, une rente de situation en déclin comme tous les monopoles. La concurrence va venir bien sûr des télésevoirs assurant la livraison à la vitesse de la lumière depuis n'importe quel point du globe. Mais aussi de la stratégie offensive des commerces qui apprennent à améliorer leur attractivité, car tout est affaire d'attraction comme chez Newton. Il ne suffit plus de se placer sur les rocade et les périphériques qui ont commencé par enserrer la ville, puis par l'éviter, et enfin par l'endormir. Ni même de jouer la carte du discount en faisant travailler le client. Il faut séduire et servir.

## **Pour conclure...**

---

Le choix de sept tendances donne de l'avenir une vision impressionniste qui ne favorise pas l'affirmation de certitudes " martelées ". On sait que les prospectivistes, frileux à définir le souhaitable, s'abritent derrière leurs seules croyances en la complexité et en l'incertitude pour renvoyer à plus tard la description d'un futur auxquels ils croiraient. Il ne faudrait pas prendre ce propos pour une

pirouette. Car au fond, ce qu'on découvre, c'est la " nature ondoyante et diverse " du moderne. Ou, pour plonger plus loin en allant cette fois du côté de l'Ecclésiaste, il y a un temps pour tout : un temps pour la vie sédentaire et un temps pour celle du nomade, un temps pour s'agiter et un temps pour faire le vide en soi. C'est à cette liberté-là que la société s'évertue de répondre.